

Le piranha herbivore, espèce patrimoniale en Guyane

Le Monde | 10.03.2003 à 12h41

Il y a piranhas et piranhas. Il y a ceux que tout [l t le monde](#) connaît, ou [croit connaître](#), décrits par la légende comme autant de tueurs sanguinaires, sillonnant les eaux des fleuves et des rivières à la recherche des victimes humaines sur lesquelles [refermer](#) d'un coup sec leurs dents acérées et pointues : des poissons carnivores en effet, dont les assauts répétés et conjoints peuvent, il est vrai, en période de pénurie alimentaire, [faire disparaître](#) en un rien de temps une proie de belle taille, mais qui se contentent le plus souvent de petits poissons ou d'oisillons. Et puis il y a les autres. Herbivores. Donc beaucoup moins intéressants pour les amateurs de sensations fortes.

Michel Jégu n'est pas de ceux-là. Ichtyologue à l'Institut de recherche pour le [développement](#) (IRD), il étudie depuis plus de dix ans la répartition de ces piranhas phytophages, dont une trentaine d'espèces avaient déjà été identifiées. Avec son équipe, il a parcouru les plus importants affluents de l'Amazone moyen et inférieur qui les hébergent, depuis la frontière des Guyanes jusqu'au sud de l'Etat de Para ([Brésil](#)).

C'est ainsi, à la faveur d'un inventaire faunistique effectué dans les rapides du plateau guyanais, qu'il est tombé sur une espèce rare, jusqu'alors non décrite par la science occidentale, mais connue de très longue date des Amérindiens comme faisant partie des "kumaru", poissons à haute valeur alimentaire, socioculturelle et économique.

Au cœur de cette rencontre, un herbier de podostémacées. "Ces plantes figurent parmi les rares végétaux aquatiques capables de se développer dans des rapides", explique le chercheur, désormais revenu au laboratoire d'ichtyologie du Muséum national d'[histoire](#) naturelle ([Paris](#)).

Fécondées par les libellules, poussant sans troncs ni racines à même les pierres (les Wayanas les nomment *wija*, ou "peau de caillou"), ces plantes, très fragiles, sont des îlots de vie dans un désert aquatique. Leur rôle auprès des poissons est similaire à celui des herbiers méditerranéens de posidonie : [abriter](#) les petits et les juvéniles, et [offrir](#) une source d'alimentation aux plus gros. Parmi lesquels *Tometes lebailli*, le nouveau venu.

"PÊCHE À LA NIVRÉE"

"Cette espèce est strictement inféodée aux milieux à podostémacées : les adultes s'alimentent exclusivement des feuilles tandis que les jeunes s'abritent dans les herbiers, se nourrissant des invertébrés qui s'y développent", précise Michel Jégu. L'animal adulte, avec ses 5 kg et ses 50 cm de long, figure parmi la quinzaine d'espèces les plus imposantes décrites depuis un demi-siècle en Amérique du Sud. Mais sa capture, à l'évidence, ne fut pas une sinécure pour autant.

Comment [attraper](#) des poissons dans un rapide ? Avec une bonne dose de patience, et pas mal d'astuce. "Je suis pêcheur, cela a aidé", ajoute Michel Jégu. Le filet n'y suffit pas toujours, et les chercheurs s'initient aussi à la "pêche à la nivrée", ou pêche au poison végétal, qui consiste à [épandre](#) dans des portions de rivière un principe toxique – la roténone – contenu dans la sève de certaines lianes, dites "*hali hali*". Une technique traditionnellement employée par les Amérindiens de [Guyane](#) pour [capturer](#) les *kumaru*,

dont ils se nourrissent abondamment.

"Les kumaru, qui regroupent, au côté de Tometes lebeili, deux autres espèces de piranhas phytophages, figurent parmi les espèces emblématiques du haut Maroni", poursuit Michel Jégu, en précisant que les Amérindiens "ont une connaissance empirique très fine de la [biologie](#) et du comportement de ces poissons". Pour Hélène Pagezy (unité d'éco-anthropologie CNRS-Muséum), qui a participé à l'aventure, ces espèces, qu'elle qualifie de "patrimoniales", apparaissent comme les poissons "ayant globalement la plus forte valeur sociale, hédonique, économique" pour ces populations. Particulièrement appréciés des Wayanas, les kumaru rehaussent la qualité d'un repas. Leur tête, dans laquelle se loge leur parfum, est un mets de choix. Et l'anthropologue souligne également que la pêche à la nivrée, qui fait l'objet d'un apprentissage dès l'âge de 5 ans, est "dotée d'une valeur identitaire faisant référence à un mythe wayana, selon lequel la liane hali hali, descendue à terre, se transforme en jeune Amérindien".

De cette nouvelle et inoffensive espèce, que peut-on [dire](#) encore ? Sur le plan biologique, pas grand-chose. Elle présente la morphologie générale propre à tous les piranhas : le corps haut et comprimé latéralement, des épines sur le ventre et le dos, une mâchoire aux molaires conséquentes, et des dents coupantes.

De même, ce qui la distingue de ses cousins carnivores se retrouve chez tous les piranhas herbivores étudiés jusqu'alors – notamment l'allongement du crâne et celui de la fosse olfactive.

Ces espèces se guident-elles à l'odeur, plus que ne le font leurs congénères mangeurs de viande ? *"C'est d'autant plus plausible que les plantes dont elles se nourrissent sont très odorantes et qu'un broyat de leurs feuilles mélangé à de la farine sous forme de boulettes suffit à les [attirer](#). Mais on n'en sait pas beaucoup plus pour le moment, mis à part qu'elles semblent menacées de raréfaction",* précise Michel Jégu. Ce n'est pas la pression exercée sur les herbiers de podostemacées de Guyane, du fait notamment des modifications du milieu induites par l'orpaillage, qui arrangera les choses.